

Théâtre, génération Buzz

Scènes Le Ramdam collectif veut "réinventer" le théâtre avec "Buzz".

Critique Guy Duplat

Trois jeunes acteurs ont constitué le nouveau Ramdam Collectif. Ils s'appellent Cédric Coomans, Jérôme Degée et Jean-Baptiste Szezot (aidés par Julie Remacle). Et ils ne manquent ni d'ambition, ni de culot dans leur autopromotion ironique, ni d'énergie même si elle déborde.

Leur spectacle, "Buzz", a été créé au Festival de Liège qui bat son plein, avant de venir au Théâtre national.

Le trio estime que le théâtre habituel (tous les autres qu'eux) se meurt comme les taxis, les médias, les agences de voyages face à la déferlante d'Internet et des médias sociaux. "Au théâtre, on apprend peu, on rit peu, mais on culpabilise beaucoup." Et ils veulent que ça change. Attention, avec eux, on ne sait jamais s'ils sont au premier ou au 36° degré, et on hésite entre juger leur "Buzz", "intelligent et amusant", ou "hystérique et insignifiant".

Selfie géant

Durant une grosse heure, ils multiplient les sketches, critique de l'ancien théâtre, usage du mauvais goût, présentation type conférence, harangue du public, critique de Charles Miché.

Ils n'hésitent pas devant l'excès, parodient les succès d'Internet comme le Gangnam style du Coréen Psy, la danse débile qui fit le tour de la planète en trois clics. Ils rappellent au public qu'il faut créer le buzz pour survivre. Ils organisent dans le théâtre même un selfie géant de toute la salle, préalablement déguisée en fêtards, et ils l'envoient sur la toile.

Le théâtre était traditionnellement un lieu de partage social, de communauté. Ils veulent rallumer cette utopie grâce au théâtre version 3.0, demandant à chacun de rallumer son smartphone, de filmer, tweeter, partager et partager partout.

Dans la salle, les jeunes sont majoritaires et apprécient cette atmosphère loufoque et festive. Mais entre d'une part, critique intelligente du théâtre, de la marchandisation de l'art, de la folie d'Internet, et d'autre part premier degré voulu débile, la frontière reste dangereusement fragile.

→ Bruxelles, Théâtre national, jusqu'au 14 février. Infos & rés.: 02.203.53.03, www.theatrenational.be

A Moscou, Jan Vanriet rend vie aux déportés d'Auschwitz

Exposition Invité au Musée juif, le peintre anversois émeut et crée l'événement.

Claude Lorent
à Moscou

La date du vernissage de l'exposition personnelle du peintre anversois Jan Vanriet (1948) au Musée Juif et centre de la Tolérance à Moscou n'avait pas été fixée par hasard. Le 27 mars correspondait à la libération par l'Armée Rouge du camp d'extermination nazi à Auschwitz-Birkenau. La date anniversaire de la fin de la tragédie la plus effroyable que le monde ait connue. A cette occasion, le musée et l'exposition furent visités en privé par le Président Poutine. Dans ce contexte l'exposition de Jan Vanriet a donc été particulièrement remarquée et appréciée, d'autant plus que la presse russe l'a couverte très abondamment tel un véritable événement.

Inauguré en 2012, déployé sur 8000 m², retraçant toute l'histoire du judaïsme, le Jewish Museum and Tolerance Center Moscow, est le plus important du monde. Implanté dans un bâtiment construit en 1926 par Konstantin Melnikov, il fut restauré et aménagé par l'homme d'affaire et collectionneur russe Roman Abramovich qui inaugurera prochainement à Moscou un nouveau bâtiment signé Rem Koolhaas, extension de son fameux centre d'art De Garage. Dans un espace conçu spécialement pour l'exposition par l'architecte Sergei Tchoban, Jan Vanriet expose "Losing Face", une quarantaine d'œuvres dont 36 portraits de déportés juifs qui ont séjourné à la caserne Dossin à Malines avant d'entreprendre le voyage sans retour.

Un accordéon et des visages

Inspiré d'une peinture de Jan Vanriet, représentant l'accordéon de son oncle transformé en usine camouflant un camp d'extermination, le dispositif scénique de l'exposition renforce le propos de l'artiste tant il isole le lieu, conduit inévitablement vers l'endroit où la vie est confisquée et oblige le regard à croiser, à l'aller comme au retour, les visages des déportés. Pour Jan Vanriet, peindre ces visages choisis de manière quasi affective, "par sympathie naturelle" parmi les milliers de photographies de détenus de la caserne Dossin, revient à leur rendre les couleurs de la vie. Chaque portrait, respectueux mais libre en son interprétation picturale de la personne, vivante bien qu'un peu pâlotte, présente et absente, est à la fois un hommage, une rencontre, un essai, nous dit l'artiste, "de percer le caractère en un questionnement : quel chemin aurait suivi cet être



Jan Vanriet, Sara, huile sur toile, 2013.

Une quarantaine d'œuvres dont 36 portraits de déportés juifs qui ont séjourné à la caserne Dossin à Malines avant d'entreprendre le voyage sans retour.

humain s'il n'avait pas été tué ?".

Chemin de vie

A l'extérieur de la structure, une seule grande toile, sombre, plutôt nocturne, un champ de cailloux, comme ceux que l'on dépose sur certaines tombes juives. Le silence. Le respect des morts. Sur les parois grises de la structure dans les plis des soufflets de l'accordéon, des prénoms égrenés. Le silence et l'absence. De l'autre côté de la paroi, invisibles de l'extérieur, les visages peints. A l'intérieur, de face, sur la route du retour, deux grandes peintures d'enfants, plus poignantes que jamais et aussi, paradoxalement apaisées et attirantes comme un chemin de vie.

→ Jan Vanriet, "Losing Face", The Jewish Museum and Tolerance Center, Moscou. Jusqu'au 1^{er} mars. Catalogue en anglais et en russe.

→ Jan Vanriet, "Vanity", Galerie Roberto Polo, Bruxelles. Jusqu'au 19 avril. Voir Arts Libre du 13.02.15.